

dans un pauvre canot d'écorce sur une rivière aux portages interminables, ou encore de marcher à travers des forêts inextricables et entrecoupées de rochers, sans autre chaussure qu'une semelle de bois, laquelle manquait encore souvent, on court rapidement, emporté par un chemin de fer confortable qui serpente à travers les lacs, les collines boisées, le long des rivières. C'est un spectacle enchanteur, offrant toutes les variétés et toutes les originalités d'une nature sauvage. Tantôt on se trouve encaissé entre deux collines abruptes, tantôt on jouit d'un horizon presque sans limites ; puis on croit que l'on va culbuter une colline, si on ne fait pas soi-même la culbute, ou bien on va se jeter infailliblement à l'eau. Il n'en est rien, un coude de la voie ferrée a fait tourner l'obstacle pour procurer un autre agrément. Je ne vous dirai rien de l'originalité de ces arbres, dans ces immenses forêts brûlées, à cheval sur d'énormes rochers, sans un pouce de terre pour en recouvrir les racines.

Assez du voyage ; si nous nous arrêtons pour en voir toutes les beautés, nous serons toujours en voyage et jamais au Lac S. Jear. Beau lac que le Lac S. Jean ; 28 milles de long sur 25 de large ; nombreuses rivières, horizon de la rive nord borné par de belles collines boisées à plusieurs étages ; terrain fertile autour, terres d'alluvions, coquillages de mer qui font croire que ce lac avec la contrée environnante a dû être inondé d'eau salée à une âge reculé. Il y a quarante ans, cette contrée n'était habitée que par quelques groupes de Montagnais, évangélisés d'abord par les Pères Récollets, puis par les Pères Jésuites et enfin par les Pères Oblats. Aujourd'hui, il s'y trouve une dizaine de paroisses florissantes avec autant de missions. Il faut bien le dire, tout cela ne s'est pas fait sans peine ; il a fallu au contraire une somme d'énergie dont on ne saurait jamais se faire une idée si on n'a pas vu de ses yeux cette œuvre de défrichement et de colonisation. Un homme arrive au milieu d'un bois, sans la moindre éclaircie, ayant pour toute fortune une hache, un canot, un quartier de lard, un sac de farine et une nombreuse famille à nourrir. Il abrite bien vite quelques arbres pour se construire un camp, c'est-à-dire une maison avec ces arbres tout ronds à peine ébranchés ; il met le feu au bois, coupe les arbres restés debout, gratte un peu la terre entre les souches pour y semer quelques poignées de blé. Pendant l'hiver, alors qu'il ne peut travailler chez lui, il va aux grands chantiers, gagner un peu d'argent et se procurer des provisions pour le printemps. Durant ce temps et deux ou trois hivers, la famille vit de pain seul, ou de pommes de terre ou de pois ; ses plus proches voisins sont souvent à cinq ou six milles, sinon plus.

Et pourquoi une pareille entreprise ? Honneur à ces braves colons qui veulent rester Canadiens, c'est-à-dire fidèles à leur foi et à leur patrie. Je puis dire ce secret, car je l'ai recueilli de la bouche même de ceux qui l'ont eu pour mobile. Les uns, sans être mariés ou d'autres nouvellement mariés ne trouvaient plus